

LE VINGT-QUATRE FÉVRIER
(1850)

ALEXANDRE DUMAS

Le vingt-quatre février
drame en un acte
imité de la pièce allemande de Z. Werner

Gaîté. – 30 mars 1850.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-09-6

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Une pauvre cabane de paysan. Chambre avec un cabinet fermé par une cloison ; à cette cloison sont suspendus une petite horloge en bois, une faux et un grand couteau. Au fond, un lit composé d'une seule pailleasse, avec une couverture dessus. Une lampe est placée sur une table. Il fait nuit. L'horloge sonne onze heures.

Scène première
Gertrude, seule, filant.

Onze heures déjà ! et Kuntz n'est pas encore rentré !... Mon Dieu ! quand je pense qu'il est cependant parti pour Louèche, à six heures du matin, et qu'il pourrait être de retour déjà depuis trois ou quatre heures... Ce n'est rien d'attendre, le jour ; mais, la nuit, il me semble que l'attente est double... Et puis, la nuit, j'ai peur !... Cette malheureuse lampe éclaire si mal, que je n'ose regarder autour de moi... Quand les yeux du corps n'y voient pas, les yeux de l'âme croient voir des choses effrayantes... C'est de ce côté-là surtout que je n'ose regarder... C'est là, là, à cette place, que le vieux paralytique avait l'habitude de se tenir dans son fauteuil... Il me semble toujours que je le vois, se dressant avec le couteau dans la poitrine... Ah !... Eh bien, qu'ai-je besoin de regarder de ce côté ?... C'est inutile... Je file : que je regarde mon rouet et ma quenouille, c'est tout ce qu'il me faut... Bon ! mais je ne regarde pas, j'entends... et il me semble que je viens d'entendre un gémissement !... Chantons, je n'entendrai pas...

« Pourquoi ton glaive est-il si rouge,
Mon chevalier ?...

— C'est que j'ai tué dans son bouge
Un sanglier.

— Mais qu'as-tu donc ? ta main frissonne !
Est-ce de peur ?

— N'entends-tu pas minuit qui sonne ?
Malheur ! malheur ! »

Oh ! la vilaine chanson ! oh ! le triste refrain !... Pourquoi donc, quand, par tristesse, je chante, est-ce là ce qui se présente à mon esprit ?... Ah ! l'on a frappé à la fenêtre ; c'est probablement mon

mari... Est-ce toi, Kuntz ?... Si c'est toi, pourquoi ne frappes-tu pas à la porte ?... Voyons, si c'est toi, réponds... Quelles sont ces deux lumières que je vois briller à travers le carreau ?... Sainte Vierge ! ce sont les yeux d'un hibou !... Va-t'en, oiseau de malheur ! va-t'en !... Notre vie ne peut pas être plus misérable qu'elle n'est... Et, à moins que tu ne viennes m'annoncer la mort de Kuntz, je ne vois pas quel nouveau désastre tu peux nous prédire. (Essayant d'effrayer l'oiseau avec sa quenouille.) Va-t'en ! va-t'en !... Mais non, il me regarde fixement... il se cramponne à la fenêtre... Est-ce que ce serait l'âme de ma pauvre petite Louise ou celle de son frère Karl qui viendrait nous visiter ?... Alors, alors, sois le bienvenu, voyageur de la nuit... et je vais moi-même t'ouvrir la fenêtre... Mais le voilà qui s'envole... On dit que, lorsque les hiboux s'envolent, ils disent à ceux qui les font voler : « Viens avec moi ! » C'est dans les cimetières que vont les hiboux qui s'envolent !... Que je suis folle de me rappeler toutes ces idées sombres !... Voyons, chassons-les ; on est maître de penser ce que l'on veut, et, si l'on pense à des choses tristes, c'est qu'on le veut bien... Je n'aurais qu'à chanter une chanson gaie, par exemple :

Quand le faucheur a bien fauché,
 Et que son fer est ébréché,
 À sa ceinture il prend sa pierre,
 Il la trempe dans la rivière ;
 Et zing et zang ! et zing et zang !
 À sa faux il rend le tranchant.

Jésus Seigneur !... Cette chanson-là est encore pire que l'autre... C'est celle que chantait Kuntz en aiguissant sa faux le jour... le jour... où le vieux paralytique... qui était là dans son fauteuil... Bon Dieu !... Qui frappe ?

KUNTZ

Ouvre, femme !

GERTRUDE

Le Seigneur soit loué ! c'est Kuntz !... Viens, viens, mon pauvre homme ! viens !

Scène II
Kuntz, Gertrude.

KUNTZ

Bonsoir, femme.

GERTRUDE

Comme tu rentres tard !

KUNTZ

Je suis gelé jusqu'aux os... Fais du feu, Trude.

GERTRUDE

Du feu !... et avec quoi ?

KUNTZ

C'est vrai, nous n'avons pas de bois... N'y pensons plus...
Réjouis-toi, femme !

GERTRUDE

Que je me réjouisse... de quoi ?...

KUNTZ

De ce que notre sort est décidé... Il n'y a rien d'ennuyeux
comme de ne pas savoir à quoi s'en tenir... Je le sais maintenant,
moi... et si tu veux lire ce papier, eh bien, tu le sauras aussi.

GERTRUDE

Tu dis cela d'un air qui me fait frémir.

KUNTZ

Allons donc !... Tiens, prends ce papier.

GERTRUDE

Je n'ose.

KUNTZ

Prends, te dis-je !... c'est un billet doux de M. le bailli.

GERTRUDE prend le papier et lit

« Comme Kuntz Kuruth, ex-soldat de la république helvétique, ci-devant propriétaire, et actuellement aubergiste à l'hôtel-lerie de Schawasbach, n'a point, à la date où elle avait été sous-crite, non plus que dans le délai accordé par le tribunal, payé à Jean Jugger la somme de cinq cents livres, montant de la lettre de change, le tribunal ordonne que, s'il n'a pas, ce soir, avant le

soleil couché, payé ladite somme audit Jugger, il sera, demain matin, conduit avec sa femme à la maison de détention de Louèche, pour y travailler jusqu'à ce que, du prix de leur travail, ils aient acquitté leur dette... RUDDER, *sous-bailli du canton du Valais.* » – Mon Dieu, Seigneur ! je me doutais qu'il nous était arrivé quelque chose de fatal en voyant que tu tardais tant à revenir...

KUNTZ

Oh ! c'est que j'ai voulu tenter un nouvel effort... Je savais bien que c'était inutile, mais n'importe !... je ne voulais rien avoir à me reprocher... je voulais pouvoir, après t'avoir dit : « Nous sommes perdus !... » ajouter : « Et perdus sans ressource ! »

GERTRUDE

Tu as été chez lui ?

KUNTZ

Lui demander un délai.

GERTRUDE

Et il a refusé ?

KUNTZ

Je ne sais pas, en vérité, ce que le bon Dieu met dans la poitrine des riches à la place du cœur qu'il met dans celle du pauvre... « Hors d'ici ! m'a-t-il dit ; ces lamentations m'ennuient... Mon argent ou la prison !... » Son argent !... Il en avait de pleins sacs rangés sur des planches, comme des graines à l'étalage d'un grainetier... Un homme, en écoutant mes prières, en voyant mes larmes, car j'ai pleuré ! au lieu de me menacer, au lieu de me mettre le désespoir dans l'âme, eût pris un de ces sacs, me l'eût mis dans la main, et eût dit : « Va dans la joie et le bonheur, pauvre malheureux !... » Mais Jean Jugger n'est pas un homme !

GERTRUDE

N'es-tu pas allé chez nos anciens voisins, chez les Muller ? Ce sont de bonnes gens.

KUNTZ

Si fait.

GERTRUDE

Ils n'étaient pas à la maison, peut-être ?

KUNTZ

Ils y étaient... Ils m'ont dit : « Dieu vous assiste ! »

GERTRUDE

Et chez nos cousins, chez nos cousines ?

KUNTZ

Oh ! ceux-là ne m'ont pas même renvoyé à Dieu, ils m'ont fermé la porte au nez.

GERTRUDE

Et voilà ce qu'on appelle des parents !

KUNTZ

Un parent, aujourd'hui, vois-tu, femme, c'est celui qui nous aide le dernier et nous mord le premier.

GERTRUDE

Ils ont donc oublié que, plus d'une fois, ils se sont assis à notre table, et y ont apaisé leur faim ?

KUNTZ

Bah ! dîner digéré, dîner oublié !

GERTRUDE

Alors, tu ne rapportes rien... absolument rien ?

KUNTZ

Je rapporte la moitié de ce pain qui m'a été donné par le pauvre Henry... Il sait ce que c'est que la faim, lui ; voilà pourquoi il me l'a donnée... C'est tout ce qu'il faut pour ce soir... Demain, nous serons logés et nourris aux frais du canton... Merci, Jean Jugger !

GERTRUDE

Ainsi, tu as tout essayé ?

KUNTZ

Tout.

GERTRUDE

Et tu dis qu'il avait beaucoup de sacs d'argent dans son cabinet ?

KUNTZ

Plus de trente, peut-être ?

GERTRUDE

Il me semble que, lorsqu'il y a tant de sacs d'argent chez un seul, et qu'il en disparaît deux ou trois, le bon Dieu ne doit pas s'en apercevoir.

KUNTZ

Oui ; mais les précautions sont prises.

GERTRUDE

Ah ! tu y as donc pensé aussi, toi ?

KUNTZ

Je ne sais à quoi j'ai pensé... J'ai regardé autour de moi, voilà tout.

GERTRUDE

Et tu as vu ?...

KUNTZ

Des barreaux aux fenêtres... des verrous et des serrures aux portes... Sois tranquille, va, le cachot où l'on nous mettra demain ne sera pas mieux fermé que le cabinet de Jean Jugger.

GERTRUDE

Il y a un homme qui est presque aussi riche que Jean Jugger, et qui ne prend pas de si grandes précautions, lui, et qui demeure à trois lieues d'ici, au Kanderthal : c'est Slouffly... Il a tant de vaches, qu'il pourrait paver le chemin d'ici à Louèche avec ses fromages... et puis de l'argent, comme du foin !... Il demeure seul... Dès cinq heures du soir, il est ivre... Est-ce que tu ne pourrais pas, cette nuit, sans que personne le sût... ? Pourquoi me regardes-tu ainsi, Kuntz ? Tu me fais peur !...

KUNTZ

Femme ! femme éhontée !... Je te regarde, oui ; mais, toi, oses-tu me regarder !... moi vieux soldat de la confédération, moi qui ai eu siège et voix à la Diète, moi qui sais lire et écrire, moi qui connais l'histoire de Guillaume Tell et de Vinkelried, moi qui, il y a treize ans, ai reçu une médaille du grand conseil de Berne pour avoir enlevé un drapeau à l'ennemi, tu oses me conseiller de

voler !...

GERTRUDE

Tu parlais de l'argent de Jean Jugger !

KUNTZ

Oh ! l'argent de Jean Jugger, il me semble que c'est autre chose... L'argent de ce malheureux qui nous a réduits à la mendicité par les poursuites qu'il a faites contre nous, il me semble que, son argent, j'eusse pu le prendre et que ce n'était qu'une restitution.

GERTRUDE

D'ailleurs, je ne te disais pas de voler ; tu aurais pris cet argent avec l'intention de le rendre... Nous ne serons pas toujours malheureux, nous ne serons pas toujours maudits... Je prie tous les jours ; tous les dimanches, je fais dix lieues pour aller à la messe et en revenir... Il ne nous faudrait qu'un regard du bon Dieu.

KUNTZ

C'est demain le 24 février, et tu espères encore, femme !... Eh ! tu sais bien que, depuis le 24 février 1788, il y a vingt ans de cela, le Seigneur ne regarde plus de notre côté.

GERTRUDE

Chut ! ne parle pas du 24 février : cela nous porterait malheur !

KUNTZ

Et toi, ne me parle plus de voler... La fille d'un pasteur !... fi !... tu n'as donc pas de honte ?...

GERTRUDE

On dit de ces choses-là quand on a faim ; vois-tu, la faim, ça rend comme fou... et, depuis hier, je n'ai pas mangé, tu le sais bien !...

KUNTZ, cassant la moitié du pain

Mange, alors...

GERTRUDE

Je ne sais pas comment cela se fait, j'ai faim et je ne peux manger... Ta nouvelle, vois-tu (se serrant la gorge), elle m'a pris

là... Eh bien, que feras-tu ?...

KUNTZ

Oh ! c'est bien simple... Pas un du nom de Kuruth n'a jamais été mis en prison... et, foi de Kuntz ! femme, je ne serai pas le premier.

GERTRUDE

Mais enfin, que feras-tu ? Parle... Comptes-tu résister à la loi ?...

KUNTZ

Oh ! non, Dieu m'en garde !... je suivrai les recors sans résistance ; mais, en arrivant au détour du chemin qui conduit du glacier de Lammern au Daubensée, la route est si étroite, qu'il n'y a qu'à fermer les yeux... le pied glissera tout seul.

GERTRUDE

Jésus ! c'est un abîme !

KUNTZ

Et ne vaut-il pas mieux mourir que de voler ou d'aller en prison ?...

GERTRUDE

Non, non, bon Kuntz, il vaut mieux vivre, crois-moi... vivre et quitter cette maison... Pourquoi donc y tiens-tu tant, à cette malheureuse maison ?... Est-ce parce que deux fois la mort y est entrée avant l'heure où elle devait venir ?... Nous allons nous en aller, vois-tu ; nous gagnerons un autre pays, la France ou l'Italie... Ici, les cœurs des hommes sont de glace ou de granit, comme leurs montagnes... Viens, et fermons la porte sur la malédiction du Seigneur ; peut-être ne nous suivra-t-elle pas...

KUNTZ

Partir... aller mendier... traverser les Alpes dans cette saison où, à chaque pas, les avalanches roulent, où dans chaque ravine un torrent débordé mugit !... C'est pour le coup que la malédiction du Seigneur aurait beau jeu !... Non, tu l'as partagée avec moi pendant vingt ans ; tous les jours, elle a blanchi un de tes cheveux ; tous les jours, elle t'a courbée d'une ligne... laisse-moi

l'expier seul... Aussitôt que tu seras quitte de moi qui suis maudit, tu pourras plus aisément gagner ton pain... N'est-ce pas, le vieux, hein ?...

GERTRUDE

Oh ! mon Dieu ! à qui parles-tu donc ?...

KUNTZ

À celui que je crois toujours voir dans son fauteuil, là, là !

GERTRUDE

Tais-toi donc !... tais-toi donc !... il va justement être minuit... Ne dis pas de pareilles choses à une pareille heure. Prends bien plutôt la Bible, là, sur la cheminée... et lis-nous-en un chapitre... On dit toujours que c'est un livre qui console.

KUNTZ

N'en as-tu pas essayé plus d'une fois déjà... et inutilement ?

GERTRUDE

Si fait... Mais j'espère toujours.

KUNTZ

Eh bien, soit !... autant faire cela qu'autre chose... quand on a froid... quand on a faim... et quand on sait qu'il est inutile de se coucher, parce que l'on ne pourra pas dormir... (Il monte sur un escabeau et prend la Bible.) La voici...

GERTRUDE

Il vient de tomber un papier...

KUNTZ

Ramasse-le.

GERTRUDE

Il y a quelque chose d'écrit dessus.

KUNTZ

Fais voir... (Il lit.) « Ce 24 février 1776, à l'heure de minuit, Christophe Kuruth, mon père, à l'âge de soixante-quatorze ans, est mort par... » Et puis plus rien qu'une grande croix... Penses-tu qu'elle soit assez grande pour couvrir le crime ?...

GERTRUDE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! il semble que tout nous parle de ce que nous nous efforçons de taire.

KUNTZ

Quel quantième du mois est-ce donc aujourd'hui ?

GERTRUDE

Pourquoi nous en inquiéter ?... C'est bon quand il arrive quelque chose d'heureux, de marquer les jours...

KUNTZ

Montre-moi l'ordonnance du tribunal...

GERTRUDE

Je ne sais pas où elle est...

KUNTZ

La voici... « Louèche, ce 23 février... » Ah ! c'est juste... tout est clair maintenant... (Regardant la pendule.) C'est demain l'anniversaire ; et, dans cinq minutes, nous serons à demain.

GERTRUDE

Hélas !

KUNTZ

Écoute : ce soir, en revenant de Louèche, – je montais le défilé du Gemmi, qui s'élève en zizzag, comme un serpent... Tu le sais, je suis homme, je ne crains rien... la honte exceptée... en outre, j'ai fait ce chemin plus de mille fois, tant de jour que de nuit... Eh bien, en rampant le long de ce mur de rocher qui n'a pas de fin... j'ai ressenti... comment te dirais-je ?... ce n'était pas de la peur d'abord... c'était une inquiétude étrange... Toute ma vie m'apparaissait pareille à ce chemin se rétrécissant à mesure qu'il monte... Il me semblait que, arrivé au sommet, j'allais trouver quelque abîme rompant la route et impossible à franchir... Tu sais, dans les rêves, on a de ces sensations-là ; on s'engage entre deux murailles qui se rapprochent toujours et qui finissent par vous étouffer dans un embrassement de pierre... En arrivant au haut de la montagne, je regardai la vallée : la vallée était sombre comme ma conscience... Alors, j'ai pris le sentier qui conduit vers l'orient... et soudain, en face de moi, au milieu d'un nuage mat et floconneux, j'ai vu le glacier du Lammern, tout couronné de frimas... Je n'avais jamais remarqué qu'il eût cette forme... il

semblait un vieillard gigantesque, assis dans un fauteuil... On eût dit celui qui s'asseyait là ; comme lui, il était morne... et bleu. Je me suis souvenu alors du jour où je repassais cette faux, et où je jetai ce couteau... et j'ai senti là... (il montre son cou) quelque chose de froid et d'aigu comme le tranchant de la hache du bourreau... Alors, je me suis mis à courir... et, à mesure que je courais, le glacier semblait grandir derrière moi !... J'arrivai ainsi jusqu'au lac de Dauben... Il était glacé comme mon sang... Quant à ma vie, elle était presque consumée comme la lumière de ma lanterne ; tout mon sang était dans mon cœur... et mon cœur, près d'éclater, battait contre les parois de ma poitrine, comme fait le balancier de cette horloge... Tout à coup, un chat-huant, qui semblait venir d'ici, attiré sans doute par la flamme mouvante de ma lanterne, se jette dessus et l'éteint !... Femme ! femme ! j'ai laissé tomber ma lanterne, et je me suis sauvé, tremblant comme un enfant, pour la première fois de ma vie !...

GERTRUDE

Assez ! assez ! Kuntz, tu me fais mourir de peur !... Écoute, on frappe !

KUNTZ

C'est l'esprit du vieux qui revient.

GERTRUDE, s'approchant doucement

Non, c'est, je crois, un voyageur... Le laisserai-je entrer ?...

KUNTZ

Eh ! fût-ce le diable lui-même, que peut-il nous arriver de pis que ce qui arrive ?... Ouvre toujours.

Scène III

Les mêmes, Karl, en habit de voyage, tout couvert de neige ; il porte sous son manteau une gibecière, un couteau de chasse ; il tient à la main gauche une lanterne près de s'éteindre, à la droite un long bâton ferré.

KARL, de la porte

Dieu vous protège, amis !

KUNTZ

Ami ou ennemi, entrez.

KARL, les regardant tous deux

Voulez-vous bien ?

(Il met la main sur son cœur, comme un homme qui étouffe.)

KUNTZ

Que faut-il que nous voulions bien ? Dites !...

KARL

Voulez-vous bien m'accorder l'hospitalité pour cette nuit ?

KUNTZ

Si vous ne demandez que le gîte et une botte de paille, volontiers ; mais si vous demandez autre chose, il faut aller chercher ailleurs.

GERTRUDE, vivement

Moi, je n'ai pas mangé mon pain : on peut le donner à monsieur.

KARL, à part

Oh ! en sont-ils donc là !...

KUNTZ, à sa femme

Qu'a-t-il donc à marmotter ainsi tout bas ?...

GERTRUDE

Oh ! rien qu'il ne puisse dire tout haut, probablement...
Regarde, comme il a l'air bon !...

KUNTZ

Il a l'air... mais l'est-il ?

GERTRUDE, secouant le manteau de l'étranger

Que vous êtes heureux, monsieur, de n'avoir point été enseveli par quelque avalanche !... Il était temps que vous arrivassiez... voilà votre lumière qui meurt... Êtes-vous venu par Louèche ?...

KARL

Non, je viens de Kanderstoeg.

GERTRUDE

Et vous avez monté sans guide jusqu'ici ?

KARL

Oh ! je suis enfant du pays et habitué à gravir les alpes les

plus escarpées.

KUNTZ

Un confédéré, un compatriote ?... Soyez doublement bienvenu !

KARL

Alors, votre main...

KUNTZ

Oh ! ma main est souillée et prompte à faire le mal... Si aucune malédiction ne pèse sur vous, évitez-la.

GERTRUDE

Vous êtes fatigué, cher monsieur ; vous avez faim, vous avez froid... Hélas ! nous n'avons ni bois ni vin pour vous réchauffer ; mais nous souffrirons avec vous.

KARL

Oh ! qu'à cela ne tienne !... j'ai fait mes provisions à Louèche, et j'ai ma gibecière pleine... Tenez, voici un rôti, du pâté et deux bouteilles de vin... De plus, cette gourde est pleine de kirsch-wasser.

KUNTZ

Vous m'avez l'air d'un riche dissipateur, jeune homme !

KARL

Ma foi, la vie est longue, lourde parfois : il faut la rendre facile et légère... Venez ici, mère Trude, et asseyez-vous près de moi.

GERTRUDE

D'où savez-vous mon nom, monsieur ?... Personne ne l'a prononcé devant vous...

KARL

Il y a une quantité de Trude dans ce pays-ci... J'ai dit ce nom-là comme j'en aurais dit un autre... Suis-je tombé juste, par hasard ?

KUNTZ, à part

Voilà un étrange oiseau de nuit !

KARL

Eh bien, qu'avez-vous, mon hôte ?... Je bois à votre santé, faites-moi raison.

KUNTZ

Ce n'est pas juste, que le maître de la maison vive aux dépens de celui qu'il reçoit.

KARL

Bah ! soyez tranquille, ce qui s'offre de bon cœur, Dieu le rend au double.

GERTRUDE

Tu vois que monsieur donne volontiers... Bois un peu de vin, Kuntz ; cela te fera du bien... Il y a si longtemps que tu n'en as bu !...

KUNTZ

C'est bon !... À une fin bienheureuse ! (Il boit.) Ah !...

GERTRUDE

N'est-ce pas, comme il réchauffe le cœur, le jus des raisins si longtemps oublié !... comme il fait du bien !

KARL

Mangez... Voici du jambon, du saucisson, une poule... Cela vous fera du bien.

GERTRUDE

Une poule ?... Non, je n'en mangerai pas... Mais vous ?...

KARL

Ni moi non plus !

KUNTZ

Ni moi... Je m'en tiendrai au vin, il réchauffe.

KARL

Bonne mère Gertrude, prêtez-moi un couteau ; j'ai perdu le mien en chemin.

GERTRUDE, à Kuntz

Il n'y en a plus d'autre à la maison que celui-là.

KUNTZ

Eh bien, donne-le, qu'importe ?...

KARL, regardant le couteau

Oh ! oh ! celui-ci... N'en avez-vous pas un autre ?...

GERTRUDE

Non, c'est le seul que nous ayons.

KARL, l'examinant

Oh !

KUNTZ, à part

Il regarde la tache de sang !

GERTRUDE

Que regardez-vous ?

KARL

C'est du sang, n'est-ce pas ?...

KUNTZ

Qui vous a dit que ce fût du sang ?...

KARL

Personne ; mais la lame me paraît rouge.

KUNTZ

Versez à boire, mon hôte... Le passé est passé ! songer au passé, c'est folie.

KARL

Vous avez raison... Buvez au bonheur de votre fils !

GERTRUDE

De mon fils !...

KUNTZ

Femme !

KARL

Si vous en avez un encore !

KUNTZ

En vérité, monsieur, vous me paraissez un singulier convive ; avec votre couteau de chasse et vos pistolets à la ceinture, vous ressemblez à un coureur de gibier... Dites-nous, comment la nuit vous a-t-elle surpris dans la montagne ?...

KARL

Je désire être demain à Louèche ; c'est pour cela qu'afin d'avancer mon chemin, je suis venu coucher ici.

KUNTZ

Vous allez à Louèche ?...

KARL

Oui.

KUNTZ, lui tendant la main

Eh bien, touchez là... Nous ferons demain la route ensemble.

KARL

Votre main est froide comme celle de la mort !

KUNTZ

La mort ! La craignez-vous ?... Alors, l'apparence mentirait.

KARL

Non... Plus d'une fois, elle m'a menacé de près : j'ai été soldat.

GERTRUDE

Vous avez vu la mort de près, monsieur ?...

KARL

Oui, et je puis dire même que je l'ai à peu près touchée, comme j'ai touché votre main tout à l'heure... J'étais aux Tuileries au 10 août.

GERTRUDE

Mon Dieu ! peut-être avez-vous connu mon fils... Il y était aussi.

KUNTZ

Tais-toi ! ne parle jamais de lui.

KARL, à part

Oh ! la malédiction !...

KUNTZ

Eh bien, qu'avez-vous ?

KARL

Moi ? Rien... Je regarde autour de moi : tout est bien pauvre ici... Tout à l'heure, vous parliez de besoin, de misère...

KUNTZ

Bah ! quel intérêt y a-t-il pour vous dans tout cela ?

GERTRUDE

C'est vrai, monsieur, nous sommes bien malheureux, allez !

KARL

Comment donc êtes-vous tombés si bas ?... Cette auberge de Schwarrbach passait pour une des meilleures du Valais... et même, du temps de votre père Christophe Kuruth, on n'en con-

naissait pas de meilleure dans tout le canton.

KUNTZ, à sa femme

Entends-tu ?... il sait le nom de notre père !...

GERTRUDE

Monsieur, comment savez-vous... ?

KARL

Eh ! ne vous ai-je pas dit, mon cher compatriote, que j'étais du pays ?... J'ai entendu raconter toutes ces choses étant enfant.

KUNTZ

Quelles choses ?...

KARL

Eh bien, que vous aviez été soldat... un vigoureux compagnon, même.

KUNTZ

Oui, oui... et vous saurez que je n'entendais pas raillerie.

KARL

Vous vous êtes comporté en brave, je sais cela... Quand vous prîtes votre congé, le conseil de Berne vous donna un certificat, et la Diète une médaille... C'est alors que vous revîntes et que vous reçûtes l'auberge des mains de votre père, Christophe Kuruth...

KUNTZ

Encore !...

KARL

Buvons à la paix de l'âme de votre père, monsieur Kuntz...

KUNTZ, à part

Il n'en manquera pas un... Cet homme est donc Satan, qu'il sait tout ?

GERTRUDE

Bois.

KUNTZ

Non, monsieur... Il peut vous sembler étrange que je refuse le toast que vous portez... C'est singulier, n'est-ce pas, un fils qui ne veut pas boire à la paix de l'âme de son père ?... mais ce n'est pas que je ne veux pas, c'est que je n'ose pas... Le vieux est mort en

me maudissant !...

KARL

Alors, laissons cela !

KUNTZ

Non, non... Tenez ! puisque vous savez tant de choses, autant que vous sachiez tout... Je ne suis pas si coupable que vous le pourriez croire... D'ailleurs, vous jugerez vous-même...

GERTRUDE

Kuntz, mon ami !...

KUNTZ

Allons, allons, laisse-moi, je suis parti... On dit que les catholiques éprouvent un grand bien de la confession : je vais me confesser à monsieur, qui ne me paraît pas trop mauvais diable !

GERTRUDE, à part

Oh ! si j'avais su que le vin dût le faire parler !...

KUNTZ

Voici donc la chose... Je pris mon congé, comme vous l'avez dit, et je revins... J'avais trente ans alors, j'étais plein de force et de vigueur ; je résolus de prendre une femme pour partager mes plaisirs et mes peines... J'avais quitté Trude enfant, je la retrouvai jeune fille, grandie et embellie ; elle savait lire et écrire... Nous nous aimâmes bientôt... Elle était fille d'un pasteur du canton de Berne... Ces hommes de Dieu ne laissent après leur mort que leurs livres et des enfants... Moi, relativement à elle, j'étais riche, je pouvais choisir parmi les jeunes filles riches des environs ; mais j'aimais Trude ; d'ailleurs, nous étions amants avant d'être mari et femme... et, quand on a dit A, il faut bien dire B... Nous nous mariâmes...

GERTRUDE

Hélas ! contre le gré de ton père... C'est de cette désobéissance à sa volonté que viennent tous nos malheurs.

KUNTZ

Valait-il mieux t'abandonner, quand tu m'avais donné la seule richesse que tu possédasses... ton honneur ?... Non... Et si mon père eût été un autre homme, il m'eût encouragé dans mon bon

dessein, au lieu de s'y opposer... Mais mon père était un homme méchant, qui journellement me querellait.

GERTRUDE

Monsieur, il faut vous dire qu'il souffrait beaucoup de la goutte... Pauvre vieillard ! il ne pouvait quitter son fauteuil... et comme, dans sa jeunesse, il avait été un des plus agiles chasseurs de chamois, cette inaction le rendait dur pour tout le monde.

KUNTZ

Bon, bon, tu fais bien de dire cela, femme... C'est un cœur d'or, voyez-vous... Pauvre créature ! elle souffrait mort et douleurs avec le vieillard... et tout cela sans laisser échapper une plainte, sans pousser un soupir... Il l'appelait la bâtarde du prêtre ! Monsieur, chaque fois qu'il disait ce mot, mon cœur se retournait ; celui qui insulte votre femme, quand vous aimez votre femme, vous fait plus de mal que s'il vous insultait vous-même... Un jour, il y a de cela vingt-huit ans révolus... un jour, ou plutôt une nuit, il était une heure du matin ; c'était en février... le 24... je revenais d'une fête de carnaval donnée à Louèche... Nous avions ri, dansé et bu, si bien que j'étais un peu en train... Trude était restée à la maison, occupée des soins du ménage... À neuf heures, comme de coutume, elle avait voulu aider le vieux à se coucher ; mais lui avait refusé, disant que, lorsqu'elle le soutenait, elle lui faisait mal... Il faut vous dire que la pauvre créature prenait mille précautions, au contraire ! De sorte qu'il était resté dans son fauteuil, grondant, grommelant, défilant son chapelet d'injures ; quant à elle, elle était rentrée dans ce cabinet, où nous couchions... il y avait un lit dans ce temps-là... et elle pleurait, agenouillée au pied de son lit... Du dehors, de l'autre côté de la porte, j'entendais déjà la voix du père... J'entrai... La chambre n'était éclairée que par un rayon de lune, qui éclairait le fauteuil du vieillard... il était là où il est ; seulement, le père était dedans, jurant, trépigant, sacrant... Je ne dis rien ; seulement, je me doutai de ce qui s'était passé... J'entrai dans la chambre, Trude pleurait... Mon sang prit feu en voyant ses larmes... C'était mal,

d'éprouver de la colère contre mon père ! je le sais bien ; mais voir maltraiter une créature faible et que l'on aime, la voir sans cesse dans les soupirs, dans les pleurs... Tenez, vous êtes de mon avis ; car, Dieu me pardonne, il me semble que vous avez les larmes aux yeux.

(On entend sonner une heure du matin.)

GERTRUDE, priant

« Notre Père, qui êtes aux Cieux ! que votre nom soit sanctifié !... »

KUNTZ

Oui, femme, prie, prie !... J'étais bouillant de rage ! j'aurais dû rester dans ce cabinet... je rentraï... Le vieux criait, grondait, injurait toujours ; moi, je faisais semblant de rire pour ne pas crier aussi... Le vieux s'emportait de plus fort en plus fort... je regardais en riant... Je pris cette faux que vous voyez là d'une main, et ce couteau de l'autre... « L'herbe va bientôt croître, dis-je ; il est temps que j'aiguise ma faux... Le cher père n'a qu'à continuer de gronder, je vais l'accompagner en musique... » Alors, tout en aiguisant ma faux, je sifflais une chanson, que vous savez peut-être aussi, vous qui savez tout :

Quand le faucheur a bien fauché,
Et que son fer est ébréché,
À sa ceinture il prend sa pierre,
Il la trempe dans la rivière,
Et zing et zang ! et zing et zang !...

Je chantais ainsi gaiement ; le vieillard se mit alors à écumer de rage, à trépigner, à menacer... Cela devenait intolérable ! « Bâtarde ! fille perdue ! catin ! » cria-t-il à ma femme. Oh ! ceci m'alla droit au cœur, je ne pus me contenir plus longtemps ! ce couteau avec lequel j'aiguais ma faux... cet instrument de perdition... eh bien !... eh bien ! je le lui jetai...

KARL

Ah !

KUNTZ

Alors, j'eux une vision terrible !... Le vieillard, qui ne s'était pas tenu debout depuis un an, poussa un cri, se dressa tout droit en me maudissant ! et il me sembla que je voyais le manche du couteau au milieu de sa poitrine... Mais non : lorsque je rentraï, le lendemain matin – il faut vous dire qu'au cri du vieillard, je me sauvai, et que j'errai toute la nuit, poursuivi par cette vision –, lorsque je rentraï, le lendemain matin, le vieillard était couché dans son lit, et Trude me dit qu'il était mort d'apoplexie foudroyante !... N'est-ce pas, femme, que c'était vrai ?... n'est-ce pas ?... Mais dis donc que c'était vrai !

GERTRUDE

Oui, oui, mort d'apoplexie ! Il n'y a rien d'étonnant à cela, monsieur : il avait soixante-quatorze ans !...

KUNTZ

Ah ! vous pâlissez ! vous ne croyez pas ce que vous dit la femme ! J'avais donc raison de vous dire, moi, que cette main était maudite.

KARL

N'importe ! ne désespérons pas... Là-bas, au-dessus des étoiles, toute malédiction s'efface, dit-on...

GERTRUDE

Entends-tu, Kuntz ?

KUNTZ

Je vous crois... ou plutôt, oui... je veux vous croire... D'ailleurs, le vieux père était un homme de méchante humeur, il m'avait poussé à bout... Je n'ai fait que lui jeter le couteau... je ne l'ai pas atteint, j'en suis sûr... Il est mort parce qu'il était vieux ! bien vieux !... Je ne savais plus ce que je voyais, ni ce que j'entendais... Ce manche de couteau, c'était une vision ; cette malédiction, c'est un rêve ! On dit que, lorsqu'un père maudit son fils en mourant, la main qui a jeté la malédiction sort du tombeau... Je suis passé plus de cent fois près du tombeau de mon père, j'y ai toujours vu de l'herbe, mais je n'y ai jamais vu de

main.

KARL

Horrible ! horrible !

KUNTZ

Attendez !... ce n'est pas...

GERTRUDE

Kuntz ! Kuntz ! mon ami !...

KUNTZ

Ah ! ma foi, puisqu'il a voulu savoir, qu'il sache tout... Eh bien, depuis la malédiction paternelle, nous n'avons eu que du malheur... Nous continuions à nous aimer tendrement ; mais, à chaque instant, nous nous sentions pâlir ou frissonner ; il semblait qu'un spectre se glissât incessamment entre nous deux... Six mois après la mort du vieux, Trude accoucha d'un fils ! il portait le signe de Caïn : une faux sanglante sur le bras gauche... Vous comprenez : pauvre femme ! elle avait eu l'esprit frappé... et l'enfant naquit maudit comme son père !... aussi, notre second malheur nous vint de lui... Cependant, je lui pardonne.

KARL

Oh ! vous lui pardonnez ?...

KUNTZ

Oui, mais parce qu'il est mort !

KARL

Mort ?...

KUNTZ

Dieu merci !... Allons, ne pleure pas, toi... n'est-ce pas un bonheur qu'il soit mort ?... – Cinq ans après être accouchée du garçon, Trude accoucha d'une fille... une adorable enfant, douce et belle comme un ange !... (Karl se lève.) Eh bien, qu'avez-vous ?... cherchez-vous quelque chose ?...

KARL

Rien... Mais je ne puis rester longtemps à la même place !

KUNTZ

Eh bien, c'est comme notre Karl... on eût dit qu'il était poursuivi par l'Enfer... C'était la malédiction !...

KARL

Il fait bien froid chez vous, ne trouvez-vous pas ?...

KUNTZ

Bref, c'était huit ans après la mort du père !... c'était en février, le 24... toujours !... la petite fille avait trois ans, et le garçon sept et demi... Ce même couteau était à terre... les deux enfants jouaient à la porte... leur mère venait de couper le cou à une poule...

GERTRUDE, priant

« Je crois en Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre... »

KUNTZ

Le petit garçon avait vu égorger la poule. « Viens, dit-il à sa sœur, nous allons jouer au jeu de la cuisinière : je serai la cuisinière, et toi, tu seras la poule... » En même temps, je le vois qui ramasse le couteau... je veux me jeter sur lui... mais il était trop tard !... la petite fille était déjà à terre, baignée dans son sang !... son frère venait de lui couper la veine, comme ils disent... Ah ! vous pleurez, vous êtes un brave cœur !... mais j'ai bien pleuré aussi.

KARL

Et c'est alors que vous avez renvoyé à votre fils la malédiction que votre père avait jetée sur vous, n'est-ce pas ?

KUNTZ

Vous comprenez : c'était un enfant, son âge échappait aux tribunaux... j'ai dû faire la justice qu'ils ne pouvaient pas faire... Oui, je l'ai maudit !

KARL

Et, depuis, n'avez-vous pas levé cette malédiction ?...

KUNTZ

N'avez-vous pas dit que, là-bas, au-dessus des étoiles, il n'y avait plus de malédiction ?...

KARL

Et s'il n'était pas mort, s'il revenait, ce pardon... ?

KUNTZ

Malheur à lui !... car ce pardon, à l'instant même, je le reprendrais.

GERTRUDE

Tiens ! ce que tu dis là, Kuntz, ce n'est ni d'un homme ni d'un chrétien... Si je croyais qu'il vécut encore, si je savais où il est, moi, je n'attendrais pas qu'il revînt, j'irais le trouver.

KARL

Alors, vous avez bien pleuré, lorsqu'il s'est enfui ?

GERTRUDE

Je pleure encore.

KUNTZ

Vous savez donc qu'il s'est enfui ?

KARL

Je le présume.

KUNTZ, bas

Femme ! femme ! je t'ai déjà dit que ce chasseur savait bien des choses... Prends garde !

KARL

Mais, enfin, supposez que ce fils revienne !...

KUNTZ

N'avez-vous pas entendu que je vous ai dit qu'il était mort, qu'il avait été tué au 10 août ?... Non, de par tous les diables ! il ne reviendra pas !... Maintenant, à votre tour !...

KARL

Que voulez-vous dire : à mon tour ?...

KUNTZ

Oui, je vous ai raconté ma vie ; dites-moi la vôtre... Comment se fait-il que vous couriez ainsi, la nuit, les montagnes ?...

KARL

Ah ! c'est que l'histoire de ma vie est bien sombre aussi, allez !

KUNTZ

Vous êtes mon camarade, alors...

KARL

Moi aussi, étant enfant, comme votre fils... moi aussi, dans un moment fatal, j'ai commis un meurtre !

GERTRUDE

Un meurtre !... Il a pourtant l'air bon, mon Dieu !...

KUNTZ

Oh ! oh ! camarade, comment cela vous est-il arrivé, à vous ? Dites !

KARL

Ne rouvrons pas cette plaie de mon cœur, je vous en prie... Sachez seulement que, comme le pauvre Karl, je pris la fuite... J'entrai dans la musique d'un régiment suisse ; puis, lorsque je fus plus grand, de musicien, je me fis soldat... Le régiment entra au service du roi de France, et nous partîmes pour Paris. Moi aussi, j'étais aux Tuileries, dans la nuit du 10 août.

GERTRUDE

Oh ! alors, vous avez dû connaître mon Karl ?...

KUNTZ

Assez !...

KARL

Nous étions arrivés depuis un mois seulement... et nous étions quatre mille Suisses aux Tuileries, dans la nuit du 10 août... Je n'ai pas connu votre fils.

GERTRUDE, à part

Dernier espoir, adieu !...

KARL

J'eus le bonheur de sauver un grand seigneur... je le fis fuir par une porte dérobée... À son tour, il ne voulut pas que je le quittasse : il m'emmena chez sa sœur, où nous nous déguisâmes tous deux... Puis nous quittâmes la France et nous nous embarquâmes pour Saint-Domingue... Il avait sauvé une dizaine de mille francs ; c'était tout ce qui lui restait de sa fortune.

KUNTZ

Alors, vous avez traversé les mers et visité le nouveau monde ?

GERTRUDE

Les hommes y sont-ils plus heureux que dans celui-ci ?

KARL

Oui, quand ils ne sont pas maudits... Hors cela, c'est dans le nouveau monde comme dans l'ancien... Mon compagnon, je ne dirai pas mon maître, car il me traitait en ami... acheta des plantations et fit fortune... Hélas ! sans moi, le digne homme vivrait encore, peut-être... J'eus la fièvre jaune, et lui, en me soignant, la gagna... J'en guéris, et il en mourut... Pourquoi la mort ne m'a-t-elle pas enlevé, moi, coupable d'un meurtre !... il me semble que c'était moi qui devais appartenir à la mort... Mais non, je vécus... et j'héritai... Son testament m'instituait son légataire universel... Je vendis ses plantations, je réalisai ma fortune, et je m'embarquai pour l'Europe...

KUNTZ

Pourquoi revenir en Europe ?... Il me semble que, si je pouvais m'en éloigner, moi, je serais bien heureux...

KARL

Oui, vous, peut-être, qui n'avez plus rien qui vous attache au monde ; mais moi, j'ai un père et une mère, voyez-vous ! À deux mille lieues d'ici, il me semblait toujours entendre le bruit de nos cascades, voir les pics neigeux de nos montagnes... Une voix qui s'élevait du fond de nos lacs, du sein de nos glaciers, de la surface de nos prairies, semblait me dire : « Viens !... viens !... mais viens donc !... » Les clochettes de nos troupeaux sonnaient miraculeusement à mon oreille ; chaque tintement murmurait : « La paix t'attend là-bas !... nous t'annonçons la paix, viens où la paix t'attend !... » Une étoile semblait me tracer mon chemin, du monde nouveau vers le vieux monde... Puis, je me trompais peut-être, il me semblait que la bénédiction de mes parents était de l'autre côté de la mer... Enfin, je suis venu... venu en fils repentant et fidèle... J'apporte de quoi les enrichir... et le pardon qu'ils eussent refusé à mes larmes, eh bien, lorsque, demain, mon or arrivera, peut-être l'accorderont-ils à mon or !...

GERTRUDE

Oh ! je réponds de votre mère, moi... Votre mère vous pardonnera, soyez tranquille... Et voilà le père qui vous dira que, s'il revoyait notre pauvre Karl...

KUNTZ

Femme, je t'ai déjà dit de ne plus prononcer ce nom...

KARL

Vous êtes bien dur, monsieur Kuntz !

KUNTZ

Mais non... À quoi bon parler sans cesse des morts ?... Voyons, finissons-en... Vous êtes venu nous demander l'hospitalité, n'est-ce pas ?...

KARL

Oui.

KUNTZ

Je vous ai dit que je n'avais à vous offrir que ce cabinet pour chambre, et une botte de paille pour lit... Voici le cabinet... Je vais vous chercher la botte de paille.

KARL

Oui, allez !

KUNTZ, à part

Je ne m'en dédis pas, c'est un singulier voyageur que j'ai reçu ce soir.

(Il sort.)

Scène IV

Karl, Gertrude.

KARL, qui a suivi Kuntz des yeux

Mère Trude, vous n'êtes pas comme votre mari, vous aimez toujours votre fils, vous, n'est-ce pas ?

GERTRUDE

Oh ! oui... pauvre enfant !

KARL

Eh bien, écoutez... à vous... je veux vous avouer ce que je n'ai pas voulu lui dire, à lui : j'ai connu Karl.

GERTRUDE

Vous avez connu Karl ?... vous avez connu mon enfant ?...

KARL

Oui, nous combattions ensemble, près l'un de l'autre, à cette fameuse journée du 10 août.

GERTRUDE

Et vous l'avez vu tomber ?...

KARL

Il vit !

GERTRUDE

Mon enfant vit !... vous pouvez m'assurer cela, me le jurer sur l'Évangile ?

KARL

Sur l'Évangile, je vous le jure.

GERTRUDE

Et je le reverrai ?... mes pauvres yeux qui ont tant pleuré reverront mon enfant ?

KARL

Oui.

GERTRUDE

Monsieur... oh ! mon Dieu !... excusez... pardonnez... oh ! laissez-moi vous embrasser, vous qui me donnez des nouvelles de mon fils...

KARL

Oh ! bien volontiers.

Scène V

Les mêmes, Kuntz, de la porte.

KUNTZ

Voici de la paille.

GERTRUDE

Eh bien, jette-la là, dans le cabinet.

KUNTZ

Apporte la lampe par ici, afin que j'y voie.

GERTRUDE, bas, à Karl

Attendez-moi, je reviens... Vous me direz encore un mot de mon pauvre Karl.

Scène VI

Karl, seul un instant ; Gertrude et Kuntz, dans le cabinet.

KARL

Ah ! si je pouvais, par ma mère... par ma mère, qui ne m'a pas maudit... si je pouvais faire lever la malédiction paternelle !

GERTRUDE, revenant

Vous disiez donc que mon fils... ?

KARL

Serait déjà chez vous, près de vous, s'il ne savait pas que son père ne lui pardonne que parce qu'il le croit mort.

GERTRUDE

C'est vrai... Et cependant, si Kuntz le revoyait...

KARL

Croyez-vous ?...

GERTRUDE

J'espère !...

KARL

Eh bien, écoutez : je vous confie la cause du pauvre Karl... Priez pour lui, implorez... tâchez de lever la malédiction qui pèse sur lui... La malédiction seule lui défend le seuil de cette porte.

GERTRUDE

Oh ! oui, je ferai tout ce que je pourrai... Mais voilà l'homme qui revient... Silence !...

Scène VII

Les mêmes, Kuntz.

KUNTZ

Allons, bonne nuit, notre hôte !... je viens de vous arranger votre litière.

KARL

Bonne nuit !... Aurez-vous l'obligeance de m'éveiller demain

au point du jour ?

KUNTZ

Oh ! soyez tranquille ; si ce n'est pas moi qui vous éveille, ce seront les archers...

KARL

Les archers ! que voulez-vous dire ?

GERTRUDE

Hélas ! oui, mon bon monsieur, nous sommes condamnés à la prison.

KARL

Vous ?... vous ?...

GERTRUDE

Oui, tous deux.

KARL

Et qu'avez-vous fait, grand Dieu ?...

KUNTZ

Faute d'argent, nous avons oublié de payer une lettre de change.

KARL

Ah ! Dieu merci, le crime n'est pas grand !...

KUNTZ

Assez grand pour nous faire mettre sous les verrous pendant le reste de nos jours.

KARL, à part

Oh ! j'arrive à temps pour les sauver... et quand, demain, je les aurai sauvés, il faudra bien qu'il me pardonne !... (Haut.) N'importe ! tâchez de m'éveiller avant que les autres viennent.

KUNTZ

Ah ! ah ! il paraît que vous n'aimez pas avoir affaire à dame justice ?... Bon ! chacun connaît ses raisons de fuir ou de chercher les gens...

GERTRUDE

Jusque-là, au moins, dormez en paix...

(Elle allume la lanterne de Karl et la lui donne.)

KUNTZ

Et faites le signe de la croix, de peur du malin.

KARL

Bonne nuit, mes hôtes ! à demain !

KUNTZ

C'est-à-dire à aujourd'hui ; car, depuis deux heures déjà, nous sommes au 24 février.

KARL

Espérons que celui-ci fera oublier les autres.

(Il entre dans le cabinet.)

KUNTZ

Oui, espérons !... Au fait, pourquoi ne pas espérer jusqu'au dernier moment ?... Satan espère bien, lui qui cependant est maudit pour l'éternité.

GERTRUDE

Allons, ne parle pas de malédiction... Depuis deux heures, on n'entend que ce malheureux mot dans la maison !

KUNTZ

Eh bien, que fais-tu ?...

(Elle s'approche de la cloison.)

GERTRUDE

Je remets le couteau à son clou.

KARL, dans le cabinet

Me voilà donc revenu sous le toit où j'ai vu le jour !... Brise-toi, mon bâton de voyage ! je suis à la fin de ma course.

KUNTZ

Eh bien, voilà que tu écoutes, voilà que tu regardes... Fi donc ! espionner notre hôte !

GERTRUDE

Il défait sa ceinture... Il la met à son chevet... Il paraît qu'elle est bien garnie.

KUNTZ

Qui te dit cela ?

GERTRUDE

Dame, on entend sonner l'or.

KUNTZ

Je crois que celui auquel elle appartenait avant de lui appartenir, à lui, n'a plus de maux de tête.

GERTRUDE

Que veux-tu dire ?...

KUNTZ

Rien, couche-toi.

KARL

C'est dans ce petit cabinet que mon enfance a été bercée et endormie par le cor des Alpes... Pourquoi ce songe m'est-il échappé ?

GERTRUDE

Il parle tout seul.

KUNTZ

Que dit-il ?

GERTRUDE

J'entends mal, je crois seulement qu'il est question d'or.

KUNTZ, frappant du pied

Va te coucher, te dis-je !

GERTRUDE

J'y vais, ne te mets pas en colère... N'y viens-tu pas aussi ?

KUNTZ

Tout à l'heure !...

GERTRUDE

Il nous a donné un bon souper.

KUNTZ

Oui, pareil à celui qu'on donne au criminel avant son exécution.

GERTRUDE

Dis donc, père ?...

KUNTZ

Quoi encore ?...

GERTRUDE

Il nous a parlé de notre fils...

KUNTZ

Que Dieu me damne, femme ! si tu ne te tais pas, si tu reviens encore sur ce sujet, cette nuit, je m'enfuis de la maison.

GERTRUDE

Mon Dieu ! Kuntz, ne t'emporte pas ainsi... Enfin, si le pauvre enfant que l'on nous a dit mort était vivant ? si notre pauvre Karl revenait ?... Celui-là était bien aux Tuileries, dans la journée du 10 août, comme Karl... et il en est bien revenu !...

KUNTZ

Femme ! foi de soldat, tu me feras perdre patience... N'as-tu donc pas lu toi-même, dans le bulletin imprimé, que, de tout le bataillon où se trouvait Karl, il n'avait pas survécu un seul homme ?... Cet étranger ment, quand il dit qu'il y était... Il ment, ou c'est un lâche... S'il y était, pourquoi n'est-il pas mort comme les autres ?... Revenir !... Karl !... c'est comme si tu disais que notre père va revenir pour recommencer à menacer et à crier !... Non, non, non, va, nul de ceux qui ont passé le pont de la mort n'est revenu sur ses pas.

GERTRUDE, se couchant

C'est égal, je voudrais bien savoir quel est cet étranger...

KUNTZ

Quelque drôle qui se gardera bien de te le dire.

GERTRUDE

Il a laissé son vin... Bois un coup, cela te réchauffera.

KUNTZ

À sa prospérité !

(Il boit.)

GERTRUDE

Ainsi soit-il !...

KUNTZ

Moi aussi, je voudrais dire : Ainsi soit-il !... Mais, depuis l'action maudite, je ne puis... Enfin... heureusement, je n'ai plus longtemps à souffrir... Demain, tout sera fini.

GERTRUDE, rêvant

Hélas ! mon Dieu !

KUNTZ

Quoi ?... Rien... Elle rêve et gémit même en rêvant... En vérité, cette maison est bien une maison maudite... Je suis sûr que cela portera malheur à ce chasseur, d'y être entré... Ce serait cependant fâcheux, un homme qui achète de si bon vin... pour le faire boire aux autres, car il n'en a pas bu une goutte... Ce que c'est que d'avoir de l'or !... Eh bien, qu'il garde son or ; moi, j'ai son vin... Ce n'est pas son vin qu'il me faudrait, c'est son or !... Allons, bien ! quel est le nouveau démon qui vient me tenter ?...

GERTRUDE, rêvant

« Pourquoi ton glaive est-il si rouge,
Mon chevalier ?... »

KUNTZ

Bon ! la voilà qui chante en dormant !... C'est à faire frémir, ma parole d'honneur !

GERTRUDE

« — Je viens de tuer, dans son bouge,
Un sanglier... »

KUNTZ

Oh ! ceci m'effraie... Elle étouffe... Quelque mauvais rêve la tourmente, il faut que je l'éveille.

GERTRUDE

« ... Frissonne !

Est-ce de peur ?

— N'entends-tu pas minuit qui sonne ?
Malheur ! malheur ! »

(Karl s'est mis à genoux, comme pour prier.)

KUNTZ

Trude ! Trude ! éveille-toi !

GERTRUDE, s'éveillant

Qu'y a-t-il donc ?

KUNTZ

Tu chantes en dormant... Ce n'est pas naturel.

GERTRUDE

Je chantais ?... J'ai cependant le cœur bien serré... Que chantais-je donc ?

KUNTZ

La chanson... du *Chevalier parricide*... J'ai froid !

GERTRUDE, se levant

Moi aussi !

KUNTZ

C'est la fièvre... Je crois que ce damné voyageur nous a ensorcelés... Ah ! si je croyais cela... Voleur d'or !...

GERTRUDE

Pourquoi l'appelles-tu voleur d'or, ce bon jeune homme ?

KUNTZ

Ne crois-tu pas qu'il a hérité de cette ceinture que tu lui as vu poser sous son chevet ?... Oui, comme on hérite à la guerre en fouillant un mort. (La pendule sonne trois heures.) Comme cette pendule marche ! on dirait qu'elle est pressée de voir paraître les archers... J'ai froid !... Fais du feu.

GERTRUDE

Ai-je du bois ?

KUNTZ

Bah ! prends le manche de la faux... Demain, nous n'aurons plus besoin de toi, instrument de malheur !... et, depuis longtemps, tu as mérité le feu.

GERTRUDE

Il me prend un frisson toutes les fois que je touche...

KUNTZ

Attends... Tiens !... (Il brise le manche.) Voilà du bois... du bois sec... du bois mort...

KARL

En vérité, la prière fait du bien ! c'est une dernière grâce du Seigneur qui a toujours permis que je puisse prier... Ah ! me voilà l'esprit léger et le cœur calme... Allons, deux ou trois heures de bon sommeil me donneront le courage... Il doit y avoir là un clou...

(Il cherche à accrocher son manteau,
le clou tombe, et le manteau avec lui.)

KUNTZ

Hein !... Quelque chose vient de tomber... Il ne dort donc pas encore !...

(Il approche de la cloison.)

KARL

Ce clou ne peut plus supporter le poids de mes habits... Il est vrai qu'ils sont maintenant plus grands et plus lourds que lorsque j'ai quitté la maison.

(Il prend son bâton et se sert du fer comme d'un marteau pour enfoncer le clou ; l'ébranlement qu'il donne à la cloison fait tomber le couteau, accroché de l'autre côté.)

GERTRUDE

Ah !

KUNTZ

Eh bien, quoi ! c'est le couteau qui vient de tomber, voilà tout.

GERTRUDE

Le couteau !

KUNTZ

Oui... (Après un silence.) Une idée, femme !...

GERTRUDE

Je doute qu'elle soit bonne, à la façon dont tu me dis cela.

KUNTZ

Cet homme n'a-t-il pas avoué qu'il était un meurtrier ?

GERTRUDE

Non, non !

KUNTZ

Si... Je te dis, moi, qu'il a avoué avoir commis un meurtre. Or, tout le monde peut arrêter un assassin et le remettre aux mains de la justice. As-tu entendu comme il a dit : « Éveillez-moi avant que les archers viennent !... » Je suis bien sûr que, si je lui disais : « Donnez-moi votre or, ou je vous fais arrêter comme meurtrier !... » je suis bien sûr qu'il me donnerait son or, et trop heureux de me le donner, encore !

GERTRUDE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi toutes ces idées ?...

Viens te réchauffer, puisque voilà du feu.

KUNTZ

Donc, si je le lui prends, il n'a rien à dire, puisque je pouvais faire pis, et que je ne le fais pas.

GERTRUDE

Pour l'amour de Dieu, mon bon Kuntz !...

KUNTZ

Je pourrais même le tuer... Personne ne dirait rien : les meurtriers sont hors la loi.

GERTRUDE

Oh ! par les plaies de Notre-Seigneur ! tais-toi, homme ! tais-toi !

KUNTZ

Allons, allons, c'est bien, n'en parlons plus... L'or de ce voleur nous sauvait ; mais il est écrit que nous ne devons pas être sauvés. On dit que, le jour même où une mère achète le berceau de son nouveau-né, Dieu marque sa tombe... Ma tombe, à moi, c'est le lac de Dauben.

GERTRUDE

Mais tu veux donc me faire mourir !

KUNTZ

Dame, il n'y a pas de milieu : avec cet argent, le salut ; sans cet argent, la mort ! Quel est le plus grand crime, Trude, du vol ou du suicide ?

GERTRUDE

Hélas ! mon père disait toujours que le plus grand des crimes était le suicide, parce que c'était le seul qui fût sans repentir.

KUNTZ

Alors, je serais bien bon de le commettre, quand la loi elle-même est pour moi... Eh ! sans doute, la loi... Prendre ce qui a été pris est permis par la loi... Et tu sais le proverbe : « Un voleur qui en vole un autre, le diable ne fait qu'en rire. »

GERTRUDE, l'arrêtant

Mon homme ! mon bon Kuntz !

KUNTZ

Allons ! c'est chose résolue, je ne veux pas aller en prison, je ne veux pas aller dans le lac... Eh ! pardieu ! je serais bien bon !... quand j'ai là, sous la main...

GERTRUDE

Soit fait comme tu voudras... Mais, de cet or, je n'en toucherai pas une pièce ; de cet or, je m'en lave les mains.

KUNTZ

Bon ! sois tranquille... je prends la chose sur moi... (Il heurte le couteau du pied.) Qu'est cela ? Oh ! oh ! c'est toi, mon vieux camarade ! À tout hasard, je te prends avec moi.

GERTRUDE

Oh ! tu ne veux pas répandre le sang, n'est-ce pas ?

KUNTZ

Non, certainement ; mais un vieux soldat prend ses précautions.

GERTRUDE

Kuntz, tu n'entreras pas avec ce couteau dans le cabinet !

KUNTZ

Eh bien, soit, puisque tu as si grand'peur qu'il n'arrive malheur à ce bandit. Entres-y, toi... Je boirai un coup pendant cet temps-là.

GERTRUDE

Que j'y entre, moi !... Pour quoi faire ?

KUNTZ

Tu sais où il a mis la ceinture, et tu auras le pied plus léger que moi.

GERTRUDE

Moi ?... Oh ! non !... jamais !... jamais !

KUNTZ

Alors, laisse-moi donc faire.

GERTRUDE

Écoute, Kuntz... Avant que tu entres, je veux te dire une chose.

KUNTZ

Dis.

GERTRUDE

Ce jeune homme, fût-il un meurtrier, doit être sacré pour nous.

KUNTZ

Et à quel titre ?

GERTRUDE

Il était porteur d'une bonne nouvelle.

KUNTZ

Laquelle ?

GERTRUDE

Père !...

KUNTZ

Voyons, parle !

GERTRUDE

Père, notre Karl n'est pas mort ! père, notre enfant vit !

KUNTZ

Et tu appelles cela une bonne nouvelle, toi ?... Oh ! quand ce ne serait qu'à cause de cette nouvelle, messenger de malheur !...

GERTRUDE

Kuntz, je te dis une chose... Je ne t'empêche pas d'entrer dans le cabinet du voyageur, de le voler, de prendre son or... mais si tu entres avec ce couteau, je crie, j'appelle, je le réveille !

KUNTZ, levant le couteau

Ah ! tu veux donc que je commence par toi, alors ?

GERTRUDE, tombant à genoux

Non ! non !... Je me tais, je me tais... Mais contente-toi de prendre sa ceinture.

KUNTZ

Eh bien, laisse-moi, alors... C'est le moyen que j'y voie, et que je fasse le coup sans bruit... Quand nous aurons la ceinture, nous prendrons dedans la somme qu'il nous faut, puis nous la remettrons à sa place... Demain, il partira sans compter son argent... et quittera la maison sans même se douter de ce qui sera arrivé.

GERTRUDE

Ah ! oui... Ainsi, c'est mieux.

KUNTZ

Prends la lampe, et viens !

GERTRUDE

Mon Dieu ! pardonnez-nous ce que nous allons faire !

KUNTZ

Mais viens donc !...

KARL, rêvant

Oh ! mon père !... Malheureux ! la malédiction, toujours !

GERTRUDE

Kuntz !...

KUNTZ

Oui, oui, j'entends ! Ce que nous voulons accomplir est contre les commandements de Dieu, et nous ferions mieux de laisser tout cela... Hein ! ne penses-tu pas ainsi ?

GERTRUDE

Oh ! Kuntz ! Kuntz ! c'est notre bon ange qui t'inspire cette idée !

KUNTZ

Oui, par ma foi ! il vaut mieux mourir sans crime !... (Tout à coup, avec un cri d'effroi.) Ah !...

GERTRUDE

Bon Dieu ! qu'as-tu ?

KUNTZ

Est-ce que tu ne vois pas ?

GERTRUDE

Non.

KUNTZ

Là ! là !...

GERTRUDE

Quoi ?

KUNTZ

Là... dans son fauteuil... le vieux !

GERTRUDE, tombant à genoux

Miséricorde !...

(Elle se cache la tête dans ses mains.)

KUNTZ, avec une sorte d'égarement

Oui, oui, tu me fais signe, je le vois bien... La ceinture est sous sa tête... Reviens-tu donc exprès de là-bas pour me la montrer ?... Oh ! ma foi ! puisque les morts s'en mêlent...

(Il entre dans le cabinet.)

GERTRUDE

Kuntz !...

KUNTZ

Tais-toi ! tais-toi !...

(Il s'approche du lit en rampant.)

KARL, se réveillant en sursaut, pendant que

Kuntz cherche à lui prendre sa ceinture

Au voleur !... à l'assassin !...

KUNTZ, le frappant de son couteau

Assassin toi-même !... Oui, toi ! toi !... tu l'as dit !

KARL

Moi ?... Je suis votre fils... et vous me donnez la mort !

GERTRUDE, se précipitant vers lui

Mon fils !...

(Kuntz recule épouvanté.)

KARL, dans un suprême effort, se lève et titre de son sein un papier qu'il présente à son père

Oui, votre fils... je le suis !... Tenez... lisez !

(Il retombe dans les bras de Gertrude.)

KUNTZ, saisissant le papier, et se penchant vers la lampe, qui est à terre

C'est un passe-port... (Lisant.) « Karl Kurruth, de Schwarrbach... » (Le papier lui échappe des mains.) Ah ! malheureux !... maudit ! maudit ! tu as tué ton fils !...

GERTRUDE, retroussant

la manche du bras gauche de Karl

Oui, là, sur le bras, il a le signe de la faux !... C'est lui ! c'est mon fils !... (Se dressant devant Kuntz.) Allons, prends-moi aussi la

vie, assassin de ton enfant !...

KARL, se soulevant, à Kuntz et à Gertrude

Écoutez !... écoutez, tous deux... Votre père vient de vous pardonner... Vous avez expié sa malédiction...

KUNTZ, se jetant à genoux près de lui

Mais toi, toi, me pardonnes-tu ?

KARL

Oui... mon père !

KUNTZ

Et Dieu... me pardonnera-t-il, lui ?...

KARL

Ainsi soit-il !...

(Il retombe inanimé.)

GERTRUDE

Ah ! il meurt ! il meurt !...

KUNTZ, se relevant

Tout est fini !... La volonté du Ciel s'accomplisse !... Je cours moi-même me livrer à la justice et dénoncer l'assassinat... Alors, après le coup de hache du bourreau, que celui pour qui rien n'est caché, que Dieu soit mon juge !... C'était encore un 24 février... Ah ! le malheureux jour ! Seigneur ! Seigneur ! votre miséricorde est infinie !...

(Le jour commence à poindre. La porte s'ouvre :
des archers paraissent sur le seuil.)

DISTRIBUTION

Kuntz Kuruth
Karl Kuruth
Gertrude

M. Paulin M nier
M. Laray
M^{me} Abit